

« Mon corps me dit de changer de métier... »

PAR BÉATRICE DE MONDENARD, JOURNALISTE

Il n'est partie en reportage à l'étranger malgré la grippe et une sciatique. Après vingt-six ans de métier, Bernard n'a pas les moyens de soigner ses dents et n'ose plus sourire. Étienne a été immobilisé deux mois pour un poignet cassé mais n'a perçu aucune indemnité. Anna a fait des « bébés CDI » car, en indépendante, « c'est une galère sans nom ». Ces témoignages sont issus d'une double enquête sur la santé des photographes, commandée par la Scam et la Société des auteurs des arts visuels et des images fixes (Saif) au Centre d'études et de recherches sur les qualifications (Céreq) et à la sociologue, et photographe, Irène Jonas.

Le Céreq a effectué la partie quantitative de l'enquête sous forme d'un questionnaire auquel 1 103 photographes professionnels ont répondu. Irène Jonas a réalisé l'étude qualitative¹, à partir de 27 entretiens individuels de photojournalistes et des réponses aux questions ouvertes de l'enquête du Céreq.

L'étude pointe une situation particulièrement alarmante pour la santé des photographes, qui cumulent les risques liés au statut d'indépendant et ceux, propres à leur activité. Irène Jonas identifie ainsi quatre types de risques : les risques psychosociaux liés aux conditions d'emploi (précarité, absence de visibilité, dépendance aux commanditaires, etc.), la pénibilité inhérente au métier (charges lourdes, multiplication des tâches, travail sur écrans), les risques du terrain et enfin la moindre protection sociale.

Vulnérabilité aux risques psychosociaux

L'immense majorité des photographes interrogés jugent leur travail épanouissant et varié, mais également stressant et fatigant. La photographie est souvent un métier choisi, une passion, une vocation, et les photographes en acceptent les inconvénients et les risques. Ils sont ainsi peu enclins à changer de profession : seuls 14 % d'entre eux l'ont déjà envisagé. Cette implication les rend particulièrement vulnérables aux risques psychosociaux et notamment au burn-out. Dans le photojournalisme, les facteurs de risque ne manquent pas : stress, délais courts, amplitudes horaires, marge de manœuvre étroite, perte de sens, absence de réponse et surtout arrêt brutal de com-

mandes. Ce dernier point est d'autant plus douloureux qu'il n'est jamais expliqué ni même verbalisé. « Quand ça se finit, c'est même pas "au revoir et merci" », précise Anne qui, après seize ans de collaboration, a appris par la journaliste avec qui elle travaillait en binôme qu'elle avait été remplacée. « Ça démolit », avoue quant à elle Élise qui a découvert, en une d'un journal auquel elle collaborait régulièrement, la photo d'un autre photographe sur un sujet qu'elle avait l'habitude de couvrir.

Travailler plus pour gagner moins

Depuis dix ans, les tarifs ont tellement baissé que les photographes doivent travailler davantage. Ils sont à la fois pluriactifs (plusieurs activités en lien avec la photographie) et polyactifs (plusieurs activités professionnelles). Ils pratiquent ainsi, en moyenne, 3,5 activités (vidéo, formation, photo institutionnelle, presse, communication d'entreprise, édition, expositions) et exercent pour un tiers d'entre eux – et près d'une femme sur deux – une autre activité professionnelle. Le repos est rare : 34 % disent ne pas prendre de repos régulier, 20 % ne prennent qu'un seul jour par semaine et 43 % ne prennent pas de vacances chaque année, ou seulement une fois par an.

« Il y a toujours quelque chose en attente (courriers, devis, compta, problèmes logistiques divers, recherche de nouveaux débouchés ou créations nouvelles) », écrit une photographe. « Depuis le numérique, je travaille trois fois plus et gagne trois fois moins. Je fais quatre métiers en un : photographe, tireur, retoucheur, graphiste. Je travaille non-stop ! Il faut, pour être performant, apprendre à travailler sur de nouveaux logiciels, c'est chronophage et sans fin », souligne un autre.

Le salaire moyen des photographes interrogés se situe à 1 640 euros nets par mois et le salaire médian à 1 250 euros. Il est encore plus bas pour les femmes (1 438 euros et 1 000 euros) alors qu'elles sont bien plus diplômées (41 % de bac + 5 ou plus, contre 23 % chez les hommes).

Risques inhérents au métier

Le Céreq note que les photographes sont plus exposés que l'ensemble de la population aux différents

risques (à l'exception de ceux liés aux gestes répétitifs). La fatigue visuelle concerne notamment 80 % des photographes. Viennent ensuite, la station debout prolongée (68 %), les importants déplacements à pied (56 %), le port de charges lourdes (52 %), et les postures contraignantes (49 %).

Ce qu'un photographe résume ainsi : « En prise de vue, beaucoup de marche en terrain difficile (rocher, sable, boue, broussaille, etc.) et de longues attentes à rester concentré (météo, activités des sujets, lumières, etc.). En post-prod, plusieurs heures d'écran par jour... Conclusion : fatigue musculaire pour trop ou pas assez de sollicitation des membres inférieurs, du dos et des épaules, et grosse sollicitation oculaire. » Il faut aussi ajouter le poids des appareils photo, souligné par de nombreux photographes, qui provoque des douleurs de dos, mais pas seulement : « J'ai des crampes dans les mains suite au poids du boîtier et juste après la tenue du stylet. Mon corps me dit de changer de métier... pourtant j'aime mon métier et je le fais bien », note l'un d'eux.

Les risques et les pathologies sont hélas nombreux comme le souligne Théodore, un photojournaliste : « Ce métier est un métier dangereux, un métier à pénibilité et hormis les risques inhérents à couvrir des actualités violentes, guerres, manifestations, les centaines d'avions que j'ai pris m'ont bousillé les sinus et les oreilles, j'ai eu vingt-six crises de malaria. On dort dans des endroits épouvantables, on bouffe des choses épouvantables. »

Une moindre protection sociale

Par ailleurs, la prise en charge des accidents, maladies et grossesses est compliquée par la multiplicité des statuts de photographe (autoentrepreneur et/ou auteur et/ou pigiste) ainsi que par l'existence d'un seuil de revenus pour bénéficier des indemnités journalières de la Sécurité sociale, que beaucoup de pigistes n'atteignent pas (environ 20 000 euros nets par an). Ainsi, seuls 48 % des photographes ont pu bénéficier du maintien de leurs revenus ou d'indemnités journalières pendant leur dernier arrêt de travail, 33 % n'en ont pas bénéficié et 16 % n'ont pas pris cet arrêt de travail.

Le témoignage de Michel donne un aperçu de la difficulté des démarches à accomplir. Blessé par le flash-ball d'un policier, lors d'une manifestation, il est opéré et se voit prescrire un arrêt de quatre semaines. Il commence par s'adresser à la Caisse d'assurance maladie qui le renvoie à l'Agessa, puisqu'il a un statut d'auteur. « Je suis tombé sur quelqu'un de pas vraiment aimable, qui m'a dit en gros que pour un accident du travail, ils ne pouvaient rien faire. J'ai renvoyé un mail en expliquant bien mon cas, en joignant des documents et ils m'ont répondu juste deux phrases : "Nous vous souhaitons bonne convalescence et voyez avec la Caisse d'assurance maladie"... »

Dans le même ordre d'idées, les photographes interrogés sont à 71 % parents, mais seuls 25 % ont pris un congé maternité ou paternité (soulignons toutefois que l'échantillon est composé de 75 % d'hommes) ; 33 % des jeunes parents ont travaillé pendant leur congé maternité ou paternité, et seuls 32 % ont bénéficié du maintien total de leur rémunération ou d'indemnités.

En outre, 13 % des personnes ayant répondu à l'enquête n'ont pas de mutuelle (contre 5 % de la population) et parmi celles et ceux qui en ont une, une minorité seulement bénéficie de contrats collectifs (22 %).

Beaucoup renoncent ainsi à des soins, tels que l'ostéopathie non remboursée par la Sécurité sociale, une opération qui nécessite deux mois de convalescence, ou le suivi des yeux et des dents, en général mal couverts par les mutuelles individuelles.

Préserver son capital santé

D'une manière générale, les études montrent que les travailleurs indépendants consomment moins de soins que les salariés. Irène Jonas se pose alors la question suivante : faut-il y voir le signe d'une résistance plus forte ou de meilleures conditions de vie et de travail, ou au contraire la preuve d'un mauvais suivi médical avec pour conséquence, à terme, davantage de problèmes de santé ?

Ce qui est sûr, c'est que les photographes sont soumis à une injonction contradictoire : tenir au travail quitte à ne pas se préserver, ou se soigner et préserver leur santé pour pouvoir continuer à travailler.

D'un côté, ils travaillent même lorsqu'ils sont malades, car ils craignent de perdre des commandes ou de « disparaître des radars ». C'est Christine qui se dope pendant les reportages pour supporter sa fibromyalgie, avant de s'écrouler au retour. C'est un photographe atteint d'un cancer qui négocie auprès de son chirurgien de repousser l'opération d'un mois, malgré un risque vital.

D'un autre côté, les photographes, et notamment les plus jeunes, ont bien compris qu'ils devaient préserver leur santé pour continuer à travailler. Ils pratiquent souvent une activité physique et adoptent une bonne hygiène de vie. « Je considère qu'être indépendant m'oblige à être très attentif à ma santé, pas de droit pour moi à m'arrêter quand il y a du travail, donc je fais depuis toujours beaucoup de sport, ne fume pas. Je fais attention à ce que je mange. Je sais que je devrai continuer longtemps à travailler, ma retraite ne sera pas importante, difficile d'être optimiste sur notre profession », explique l'un d'entre eux.

Sans surprise, cette inquiétude face à l'avenir est partagée par plus de trois photographes sur quatre. ✪

¹ Étude complète à télécharger sur le site de la Scam